

## Voyage Aida du 11 au 13 septembre 2024

# AIDA, entre Jeanne et Rabelais

*« Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix du cœur et la voix du ciel, conçoit l'idée étrange, improbable, absurde si l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays » (Jules Michelet (1798-1874), Jeanne d'Arc, 1853).*

Pour ceux d'entre nous qui furent élèves de l'école laïque et donc nourris par Jules Michelet, la guerre de cent ans se résumait, après les avanies des débuts (Azincourt, 1415), à la geste héroïque de la pieuse Jeanne qui conduisit le « gentil dauphin » (tout de même bien pleutre) se faire couronner et sacrer à Reims. Pour cela, elle dut se rendre à Chinon, où ledit dauphin était confortablement planqué et, au retour, lever le siège d'Orléans. Bref beaucoup de journées à cheval et beaucoup de batailles en perspectives. Cette jeune bergère ne manquait pas d'audace, mais elle bénéficiait d'un appui précieux, l'aide de Dieu : « *Je viens de la part du roi des Cieux*

*pour faire lever le siège d'Orléans et pour conduire le roi à Reims pour son couronnement et son sacre* » (rapporté par Henri Wallon, autre historien de notre roman national).

C'est donc, pour certains, munis du bréviaire de l'école publique mais très alléchés par le programme qui devait nous conduire de la visite de la forteresse royale de Chinon, au musée Rabelais, à l'abbaye de Fontevraud et à une cave à vins, que nous nous sommes tous retrouvés à l'hôtel Ibis Style de Chinon le mardi 10 septembre.

Nous allions pouvoir faire d'une pierre deux coups : remettre à jour nos connaissances, lointaines et sommaires, sur une période fondatrice de notre nation et visiter la région de France au patrimoine le plus remarquable : le val de Loire.

Grand merci donc à Bernard Moizo pour avoir conçu et réalisé un projet alliant si bien enquête sur notre passé et aussi douceurs vinicoles !





L'hôtel Ibis Prestige est situé sur la rive gauche de la Vienne avec une vue directe sur la forteresse et le bourg de Chinon. Vers 19 heures nous nous réunissons autour d'un verre (crémant, vins de Loire). Marie Noëlle Favier récapitule brièvement les activités et événements de l'année. Plusieurs anciens fidèles des voyages Aida ont été malheureusement empêchés de participer. On espère que ce compte rendu leur fera partager nos découvertes et engouements.

### **Mercredi 11 septembre : Château de Chinon, Chapelle de la Rivière, la Devinière**



Après un petit déjeuner roboratif à l'hôtel, nous sommes partis en car visiter la forteresse de Chinon. Le temps était médiocre. De fortes averses nous avaient défiés au petit matin et il faisait très frais. Changement brutal pour les occitans qui en étaient restés à un long été plutôt torride.

La citadelle consiste en un vaste ensemble de murailles et de tours construits sur un éperon rocheux dominant la Vienne, une quinzaine de kilomètres avant son débouché sur la Loire. Elle est située au carrefour de trois provinces de grande importance historique : au sud le Poitou, à l'ouest l'Anjou et à l'Est la Touraine. L'ancien royaume de France a été façonné par les péripéties, intrigues, batailles, alliances matrimoniales qui se sont déroulées dans ce triangle géographique. La forteresse, longue de plus de 300 m, permet de surveiller la voie de la Touraine à l'Anjou.

Nous avons eu droit à une visite très instructive des différents édifices construits sur les ruines de l'ancien *Castrum* romain. Les premières traces d'occupation du site remonteraient à plus de 3000 ans. Actuellement subsistent trois châteaux construits ou modifiés à des époques différentes. Nous sommes passés successivement par le fort Saint-Georges, le château du milieu et enfin le fort du Coudray. Il est difficile de saisir l'architecture dans son ensemble et sa chronologie tant les ouvrages de défense et de résidence, les embellissements et les destructions successifs sont enchevêtrés.



Le Castrum fut édifié à la fin de l'empire romain, pourvu de murailles épaisses protégées par une douzaine de tours. Au X<sup>e</sup> siècle on construisit un premier logis seigneurial.

Au XII<sup>e</sup> la dynastie des Plantagenêt entreprit la construction de la forteresse et des palais. Henri II Plantagenêt (1133-1189) qui était comte d'Anjou et du Maine (également roi d'Angleterre et duc de Normandie) édifia le Fort Saint Georges. Il n'en subsiste que les murailles et les douves. Le centre d'accueil actuel a été construit sur une des tours-porches. On n'a retrouvé que lors des fouilles de 2004, les traces de ce palais. La chapelle St Georges a été détruite en 1763. Le rempart sud a été restauré récemment.

Henri II construisit également la tour du trésor destinée à conserver les actes, chartes et documents de ses multiples possessions.

Parmi ses nombreux enfants deux, Richard (Cœur de Lion) et Jean (Sans Terre), renforcèrent les fortifications, firent creuser les fossés, construire la tour du Moulin et les logis royaux qui brûleront au XIV<sup>e</sup> siècle.

Puis vint Philippe Auguste<sup>1</sup> (1165-1223) qui voulait arrondir son modeste domaine. Lors d'une grande campagne de conquête de la Normandie et du Val de Loire il va s'emparer de la forteresse de Chinon et édifier le donjon de Coudray, la tour des Chiens, de l'Échauguette et le rempart nord. Au XIV<sup>e</sup> siècle les ducs d'Anjou construisirent la tour de l'Horloge et des Logis Royaux qui seront modernisés plus tard par Marie d'Anjou.

L'ensemble a été vendu comme bien national à la révolution. Au fil du temps, la forteresse va entrer dans un cycle d'abandon et de décrépitude, servant *in fine* de carrière de pierres pour construire les maisons sous les remparts.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le site a été aménagé en promenade et plus tard sera classé monument historique par Prosper de Mérimée en 1840. La ville avait demandé sa destruction à cause de l'instabilité et de la dangerosité des éléments subsistants. Une restauration ambitieuse a débuté en 2003, s'appuyant sur des fouilles archéologiques et des études scientifiques approfondies.

<sup>1</sup>Il n'était plus comme ses prédécesseurs roi des Francs mais roi de France. Tout un programme.

Notre visite a débuté par le site du château du milieu. Nous y sommes entrés depuis le centre d'accueil par la tour de l'horloge, en passant au-dessus des douves sèches. Les bâtiments restaurés des Logis Royaux abritent des collections d'objets anciens, armes outils, des portraits, des maquettes des différents états de la forteresse.



La reconstitution de la chambre royale est particulièrement réussie. Elle se fonde sur des études scientifiques. Le mobilier (lit, sièges, coffres) a été reproduit par des artisans spécialisés utilisant des matériaux et techniques d'époque. La courtepointe a été réalisée d'après un fragment de tissu du XI<sup>e</sup> siècle. Les motifs représentent, entre autres, des guépards de chasse<sup>2</sup>. Ce serait un cadeau d'un Grand d'Orient.



La grande salle de banquet où aurait été reçue Jeanne d'Arc<sup>3</sup> a disparu avec l'incendie des Logis Royaux. Mais il en reste l'empreinte de la grande cheminée et de son manteau. Les paroles de la chanson de Leonard Cohen<sup>4</sup> qui fait dialoguer Jeanne avec le feu trouvent une résonance troublante en ce lieu : « *Si c'était le feu alors elle devait être le bois* ».

<sup>2</sup>En effet au proche Orient, Syrie, Jordanie actuels, on capturait et dressait des guépards, qui étaient alors nombreux, pour la chasse. On les entraînait même à se tenir sur un cheval.

<sup>3</sup>Avant d'être détourné par l'extrême droite, le mythe de Jeanne d'Arc fut républicain. Sous la 3<sup>eme</sup> république elle était donné un exemple aux écoliers. En 1941, Aragon la cite dans son poème « Le crève-cœur. »

<sup>4</sup>Écouter la version en duo avec Jennifer Warnes.



Dans le parc du château, près du *Sophora japonica* planté en 1824, on peut voir des reproductions à l'échelle au tiers de catapultes du XIII<sup>e</sup>.



En attendant l'indispensable photo de groupe, une petite galerie de portraits au soleil.



Pour conclure cette visite, il faut dire quelques mots, après Jeanne d'Arc, d'une autre femme au destin exceptionnel : Aliénor (ou Éléonore) d'Aquitaine. Duchesse d'Aquitaine, elle fut couronnée reine de France par son mariage avec Louis VII le petit, avec qui elle eut deux



Aliénor et Henri II : le couple terrible

filles, Marie et Alix. Ce mariage fut annulé au bout de 15 ans et elle se remaria avec Henri II Plantagenêt, de 9 ans son cadet, à qui elle donna six fils et trois filles et devint reine d'Angleterre.

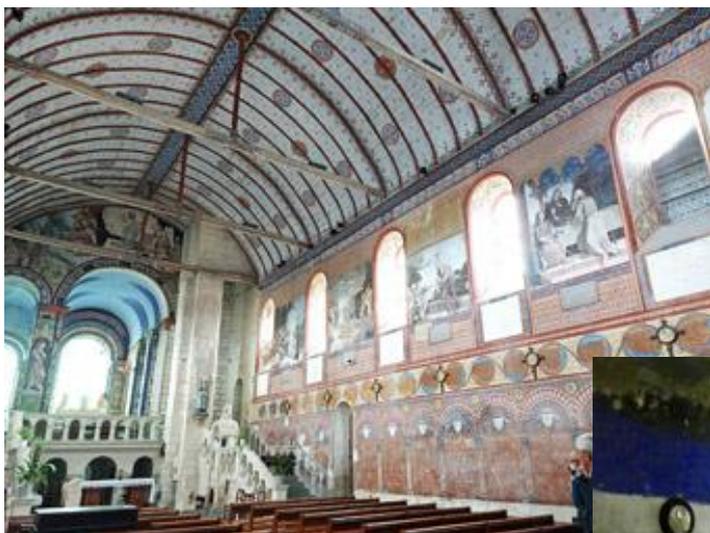
Selon des contemporains bienveillants, c'était une femme très belle, cultivée, élevée dans le luxe et le raffinement de la cour d'Aquitaine (son grand-père Guillaume IX était troubadour). Pour ses nombreux ennemis, elle était au contraire volage et adultère et conspiratrice. Elle a beaucoup chevauché à travers l'Europe et au-delà,

jusqu'à Antioche où elle survécut à de terribles batailles lors de sa participation à la désastreuse 2<sup>ème</sup> croisade. Elle a comploté avec ses fils contre son mari (et vice-versa). Ce dernier l'a retenue captive pendant quinze ans. Retirée à Fontevraud, elle mourut à Poitiers à quatre-vingts ans.



Avant le déjeuner, nous avons droit à un interlude étonnant : la visite de l'église Notre Dame de la Rivière à quelques kilomètres au sud-est de Chinon. C'est une petite église construite du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, à nef unique et chevet rectangulaire. L'édifice aurait été édifié sur les fondations d'un autre plus ancien qui faisait face à un

autel druidique situé de l'autre côté de la Vienne.



L'église a été ravagée au XVI<sup>e</sup> siècle lors des guerres de religion et raccourcie lors de sa reconstruction. Elle a été classée au XIX<sup>e</sup>. Ses murs ont été repeints en 1864 par un artiste peintre religieux, le comte Galembert.

Il ne subsiste que quelques fragments des peintures anciennes. On peut trouver l'ensemble un peu trop surchargé et bariolé mais la peinture des lambris de la voûte en



anse de panier est très réussie. Dans le pavement sont insérés des dalles portant des motifs zoomorphes.



Après cette mise en bouche culturelle, nous sommes retournés à Chinon pour déjeuner centre-ville, au « Bistro de la Place » (Bar, Restaurant, Brasserie). On nous y a servi du vin Couly Dutheil, dont nous avons pu admirer les coteaux jouxtant la forteresse le matin.



Ragaillardis par un bon repas, nous avons pris la route de Seuilly (une dizaine de km au sud de Chinon) pour la visite du musée Rabelais.

Ce musée est installé dans une métairie d'Antoine Rabelais, père de François, nommée « La Devinière ». Antoine était un très riche propriétaire contrairement à François qui, étant le dernier né, n'avait droit à rien. Pour cette raison il se voua, si l'on peut dire, à la religion et aux études et, pour notre plaisir, à l'édification d'une œuvre littéraire qui a traversé le temps. Les bâtiments de cette « maison des champs » sont très intéressants. Ainsi le pigeonnier au premier étage d'une petite maison constituait un signe



extérieur de richesse pour le propriétaire. Le nombre d'alvéoles où s'abritaient les couples de pigeon, correspondait au nombre d'hectares de la propriété. On peut ainsi évaluer le domaine à 140 ha, ce qui montre sa prospérité. Le musée contient une riche collection de tableaux, livres, documents sur l'œuvre de Rabelais. Notre guide, passionnée par le grand homme, nous brossa de lui un tableau très vivant.

Sa vie fut très mouvementée ; il voyagea beaucoup et séjourna dans tous les temples du savoir de l'époque (Paris, Lyon, Montpellier, Rome). Il avait embrassé un état religieux et devait se plier à une discipline intransigeante, même s'il appartenait à un ordre mineur. Sa jeunesse ne fut pas très heureuse mais il jouit de la protection de hauts personnages ecclésiastiques, comme le cardinal et diplomate Jean du Bellay. Plus tard, le roi lui-même le secourut. Malgré les persécutions des théologiens de la Sorbonne, il réussit à poursuivre la publication de ses écrits.

Il étudia le grec bien que cet apprentissage fût interdit par les théologiens de la Sorbonne. Ce dernier craignait de perdre le monopole de l'accès aux textes originaux et que leur interprétation de l'ancien testament ne soit critiquée. Il connaissait suffisamment de grec pour être capable de commenter les aphorismes d'Hippocrate et les textes de Gallien, durant son séjour en Montpellier.

Il décrocha son « baccalauréat » en médecine, alors premier grade universitaire, en un temps record et profita de son passage pour étudier la botanique à fins médicales et (peut-être) pour assister aux dissections de Rondelet<sup>5</sup>. Ce qui constituait un excellent bagage, car les médecins d'alors se contentaient de ruminer de vieilles sentences latines sans se confronter aux malades.

C'est à Lyon qu'il publia son premier livre satirique « Pantagruel » sous pseudonyme, faisant la différence avec ses écrits scientifiques et médicaux. Pantagruel fut un succès de librairie immédiat. Par la suite vont paraître « Gargantua » (1534/35) toujours sous pseudonyme, puis le « Tiers livre » en 1545 sous son nom propre.

Le « Quart livre » est publié entre 1548 et 1550 et après sa mort le « Cinquième livre » (1564). Censuré, vilipendé, condamné pour hérésie par des sorbonnards écumants, il dû se réfugier à Metz, ville d'Empire. Le cardinal du Bellay l'emmena à Rome comme secrétaire pour se refaire une santé. Il participa à des fouilles archéologiques. Il jouit toujours de la protection du roi ce qui lui permit de garantir ses droits de propriété intellectuelle. Il obtint l'exploitation de deux cures près de Meudon, de quoi mettre du beurre dans les épinards, un vicaire se chargeant de la besogne.

Tout l'univers de Rabelais est visible de l'extérieur de la maison, depuis un terrain en terrasse faisant face à une campagne vallonnée. Les lieux décrits dans les romans sont là concentrés sur quelques km<sup>2</sup>. Seuls les noms furent changés mais les descriptions en étaient exactes. Après les fraîches averses de la matinée, installés au soleil sur des chaises longues, il était agréable de méditer sur ce monument littéraire. En fermant les yeux on pouvait imaginer ogres et nains s'affrontant dans les guerres picrocholines... et Gargantua fixant la règle de l'abbaye de Thélème : « *Fais ce que voudras* ».

---

<sup>5</sup> Cette information paraît erronée. Rondelet et Rabelais s'étaient connus à Paris et étaient amis. Mais lors du passage de Rabelais à Montpellier, Rondelet n'était pas encore professeur.

Notre guide évoqua le mythe des géants qui ont façonné la France. On en retrouve la trace sur tous les territoires. Rabelais s'en serait emparé pour forger le personnage de Gargantua. Rabelais fut un grand inventeur de mots, aphorismes, d'expressions en latin comme en Français, sans oublier bien sûr les contrepèteries.

« Femme folle à la messe » ;  
« A la vue de la Chine, les Nippons se dresseront » ;  
« A Beaumont, le Vicomte » etc...



Son livre à la vérité est un ramas des plus impertinentes et des plus grossières ordures qu'un moine ivre puisse vomir ; mais aussi il faut avouer que c'est une satire très curieuse du Pape et de l'Église et de tous les événements de son temps.

Voltaire



Certaines saillies du maître sont tout de même assez raides, même pour des esprits ouverts :

« Mais pour conclure, je dis et je maintiens qu'il n'y a pas de meilleur torchon qu'un oison bien duveteux, pourvu qu'on lui tienne la tête entre les jambes. Croyez-m'en sur l'honneur, vous ressentez au trou du cul une volupté mirifique [...] ». (Gargantua)

« Madame, sachez que je suis si amoureux de vous que je n'en peux plus ni pisser ni fienter. Je ne sais comment vous le prenez ; s'il m'en arrivait quelque mal, qu'est-ce que cela ferait ? » (Pantagruel)

Le recours à des thèmes populaires, la création de personnages excessifs (ogres truculents, bâfreurs, vulgaires, blasphémateurs, ivrognes) assurait un grand succès à ces récits, même s'il y avait moins de quinze pour cent de lettrés dans la population, la diffusion de ces idées était très large. Au-delà de son outrance, le message délivré par Rabelais était un plaidoyer pour la tolérance, la liberté de



conscience, l'abandon des préjugés et pour une vision optimiste du futur. Les personnages puissants mais éclairés qui le soutenaient l'avaient bien compris mais les mandarins de la Sorbonne y avaient vu, à juste titre d'ailleurs, un danger pour leur magistère.



Nous avons terminé la visite par la partie troglodyte du domaine, habitée jusqu'à une date récente. La température stable à 14° devait être propice à la vinification. On y trouve un pressoir mais aussi une cheminée, un four, quelque mobilier et clin d'œil rabelaisien, le squelette, très bien conservé, d'un géant.

Dans la soirée se tint l'AG d'Aida (voir le CR de Marie Noëlle Favier).

#### **Jeudi 12 septembre : Abbaye de Fontevraud, atelier d'enluminure, musée du Veron**



Le matin, nous allons visiter l'abbaye de Fontevraud, à une vingtaine de km de Chinon, en aval de la Vienne, au niveau de son embouchure avec la Loire. Contrairement à hier, il faisait très beau après les brumes matinales. Notre guide était aussi captivante et érudite que celles de la veille.

Candes-Saint-Martin, l'un des plus beaux villages de France au confluent de la Vienne et de la Loire.



L'abbaye fut fondée par Robert d'Arbrisel en 1101 ; elle était prévue pour une communauté mixte, hommes et femmes, mais vivant séparés. Elle était d'inspiration bénédictine, supposée plus ouverte que les autres ordres. Ce qui est original, c'est qu'une abbesse, Pétronille de Chemillé, succéda à Robert d'Arbrisel à sa mort. L'abbaye accueillait la plus grande concentration de moniales de l'Europe : sept cent ! Elles étaient divisées en

sœurs converses, d'origine populaire, chargées de l'entretien des tâches domestiques quotidiennes et sœurs de chœur, nobles qui se consacraient sept heures par jour à la prière. Quand l'abbaye obtint la protection du Roi, les abbesses furent nommées directement par lui et issues de sa famille. Il y eut cinq abbesses Bourbons. L'abbaye était également un établissement éducatif très exclusif pour les filles de la très haute aristocratie.



A la Révolution l'abbaye fut transformée par Napoléon en prison politique et de droit commun. La prison ne fut fermée qu'en 1963. Elle accueillit (euphémisme) jusqu'à deux mille prisonniers. Les conditions d'incarcération étaient très dures et la mortalité élevée : un détenu sur sept au XIX<sup>e</sup>. La discipline était rigoureuse et les prisonniers astreints au travail. Comme les casernes ailleurs, la Centrale maintenait la vie économique du bourg et sa fermeture a été une catastrophe pour les habitants.



Fontevraud fut classée à l'inventaire des monuments historiques en 1840. Dès la fin du XIX<sup>e</sup>, on entreprit la restauration des coupes et de la nef dans les parties abandonnées par l'administration pénitentiaire.

La visite a débuté par l'église abbatiale de belles dimensions (90 m de long, 21 m de haut et 16 m de large). Le style en est le « roman tardif ». On peut observer des ébauches de brisures dans la construction des voûtes. Il s'agit d'une architecture transitoire. La nef était si vaste que l'administration pénitentiaire put y aménager cinq niveaux de dortoirs et d'ateliers. Elle ne devait guère se préoccuper de surpopulation carcérale. Le sol était en terre battue.

Le mobilier a disparu. L'église était très cloisonnée et une grille séparait les communautés. Elle accueillit la nécropole royale des Plantagenêt sur la décision d'Aliénor d'Aquitaine. Les quatre gisants sont Aliénor qui est représentée un livre à la main pour bien souligner sa haute culture ; son mari Henri II de Plantagenêt ; son fils Richard Cœur de Lion et Isabelle d'Angoulême<sup>6</sup>, épouse de Jean sans Terre. Le cercueil d'Isabelle n'est pas en pierre comme les autres mais en bois de noyer.



On s'est rendu ensuite dans le réfectoire, également très grand (60 m de long).

Les religieuses de chœur y mangeaient ensemble. Elles

avaient droit à deux repas par jour : vers 10 h et 16h. Un jour sur trois était jeûné ; elles ne faisaient alors qu'un repas. Leur régime alimentaire correspond assez bien aux engouements hygiéno-diététiques actuels : pas de viande mais du poisson dont la Loire était prodigue, en particulier du saumon. Beaucoup de légumes et de légumineuses, du pain, des œufs et des produits laitiers. Ces produits étaient disponibles en abondance car l'abbaye était propriétaire de nombreuses fermes. Pas de recherche culinaire : tout était bouilli ensemble. Les moniales avaient droit à un demi-litre par jour de l'excellent vin du val de Loire (mais les moines à un quart seulement, on devait craindre que ça dérape entre les communautés). Si on y ajoute des petites promenades de santé, c'était un mode de vie monotone certes, mais parfaitement sain.



<sup>6</sup>Selon d'autres sources ce serait Jeanne d'Angleterre, décédée en couche en couche à Rouen après avoir subi une césarienne...

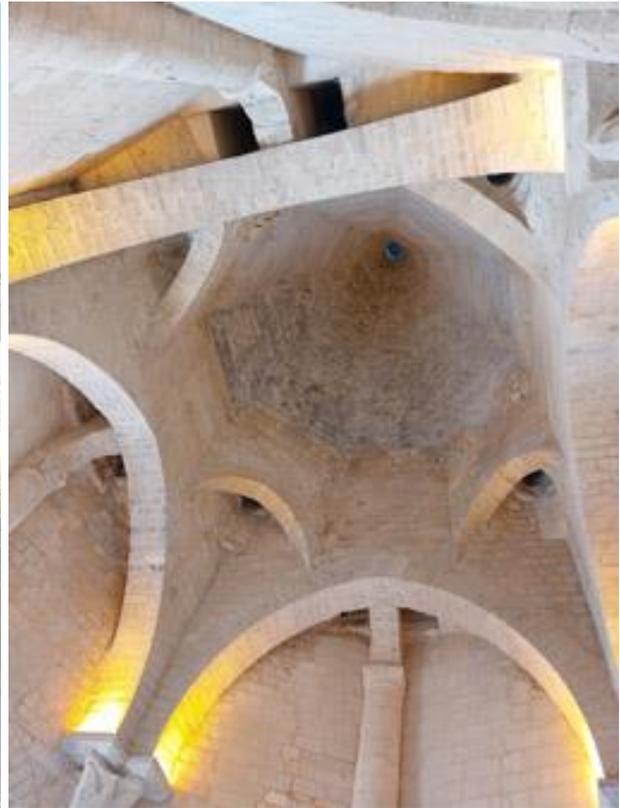
Nous avons ensuite traversé le cloître, très grand comme il se doit et la salle



Mais d'où vient ce pied ?

capitulaire qui présente des fresques de la Passion du Christ ou les abbesses successives n'ont pas manqué de se faire représenter en se surajoutant à la peinture originelle...

Puis nous nous sommes dirigés vers la cuisine. La toiture en est remarquable : elle est en pierre avec des moulures en écaille de poisson. Il y avait vingt-et-unes cheminées, quelques-unes ont été reconstituées, mais à l'origine leur aspect en était probablement différent. On faisait les feux dans des alvéoles dites absidiales, sans manteau car la fumée était immédiatement évacuée. L'activité des cuisines ne s'interrompait pas de toute la journée.





L'interlude du jour proposé par Bernard à la sortie de l'abbaye, fut la visite d'un atelier d'enluminure dans le vieux bourg. L'artiste renommé, Richard Leray, est un homme loquace, aimant faire connaître sa passion. Il nous expliqua qu'enluminer ne signifie pas rehausser des manuscrits à la poudre d'or comme le font les moines copistes, mais mettre de la lumière dans un texte. Lui-même pratique « l'enluminure d'art au pochoir », une technique qui remonte au XIVe siècle. Chaque œuvre peut nécessiter la confection de plus d'une trentaine de caches. Il faut plusieurs caches par couleur et arriver à les faire coïncider parfaitement. Des centaines d'heures de travail sont nécessaires pour une œuvre élaborée. Pour ceux que cela pourrait

intéresser, il organise des stages d'initiation d'une semaine.

Nous avons déjeuné au restaurant la Croix Blanche qui propose une cuisine simple : des noix de joues de porc au vin, c'est goûté, surtout bien arrosée par les vins du cru.



Jacques n'a jamais trouvé ni le degré d'alcool, ni la date de mise en bouteille ; restons à l'eau !

**Le programme de l'après-midi** comprenait la visite du musée du Véron, à Savigny, à une vingtaine de minutes de Fontevraud. C'est un « écomusée » installé dans deux fermes anciennes en tuffeau. Il est reconnu par le parc naturel « Loire, Anjou, Touraine ». Les familiers des visites de ce genre de lieu seront surpris car ses collections sont agencées non



pas pour faire découvrir les richesses naturelles du parc (la forêt, les champs, la faune, la flore, le folklore, etc...) mais pour créer des émotions visant à illustrer des vertus universelles de l'humanité.

C'est une démarche exigeante, abstraite et parfois obscure. Nous étions nombreux à avoir regretté une visite trop rapide et à



souhaiter y revenir plus longuement pour mieux en assimiler la démarche. Nous étions guidés par la directrice elle-même, passionnée par son sujet complexe et nous communiquant son enthousiasme.

Plus qu'un écomusée, sa nouvelle exposition permanente

« Faire Monde » est une invitation à découvrir la diversité humaine et à interroger sur les relations que les hommes et les femmes entretiennent avec leur environnement.

Les thèmes étaient les suivants : habiter un lieu, vivre ensemble, façonner l'avenir, être au monde. L'exposition



consistait en une confrontation des objets locaux ou historiques à d'autres venus du monde entier (tels



une coiffe Yoruba) ainsi qu'avec des œuvres d'artistes reconnus : le Penseur de Rodin (prêt unique extrait d'un groupe, la Porte de l'Enfer inspiré de La Divine Comédie de Dante) ou la grenouille de Max Ernst. Cet artiste a travaillé dans le village une quinzaine d'années. Philippe Descola, penseur du dualisme Nature/culture, est un des conseillers scientifiques du projet.

Avant de quitter les lieux, l'équipe du musée nous a fort courtoisement offert le thé.

Repas du soir à l'hôtel Ibis



## Vendredi 13 : Château du Rivau, cave de Panzoult



La visite du jour fut consacrée à un château de la Loire, le château du Rivau, à une dizaine de km au sud de Chinon. Il fut construit au XV<sup>ème</sup> siècle sur l'emplacement d'une ancienne maison forte par un certain Pierre de Beauvau. Le domaine comportait à l'origine mille cinq cent ha de terres. Bien que le roi ait autorisé sa fortification, il s'agit

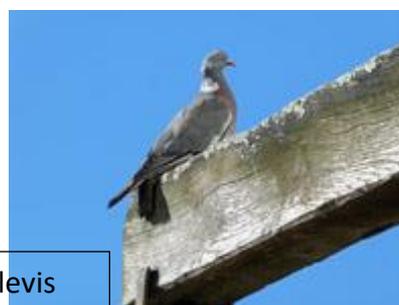
d'avantage d'un château d'agrément que d'une forteresse. Il inaugura le mouvement architectural qui prenait corps dans le val de Loire. Il est de forme carrée, flanqué de tours et entouré de fossés. Il fut construit en tuffeau. Le nombre d'ouvertures, lucarnes, hautes fenêtres et leurs dimensions démentent la vocation guerrière du lieu. De fait il a été remodelé au XVII<sup>ème</sup> siècle. Rabelais l'a utilisé comme décor de ses guerres Picrocholines. Il fut classé monument historique en 1918.



Les propriétaires actuels, la famille Laigneau, le restaurent depuis une trentaine d'années. Des jardins à thème ont été créés par la propriétaire ainsi que des collections botaniques. Malheureusement un incendie a ravagé les charpentes en 1996 et provoqué un retard dans les travaux, sans compter le coût du sinistre qui dut être colossal.

Sous la houlette d'une guide pleine d'entrain nous avons débuté la visite par les écuries installées dans des bâtiments élégants d'inspiration italienne. Tout était fait et pensé pour le confort des animaux. Le seigneur du lieu, grand écuyer du roi, élevait des destriers<sup>7</sup> pour François 1<sup>er</sup>. Jeanne d'Arc serait venue y chercher des chevaux. Les palefreniers dormaient au-dessus des écuries. Le chemin qui conduit au château est une calade qui permettait aux chevaux de ne pas se blesser. Le pédiluve pour baigner leurs pieds montre bien le confort raffiné de ces écuries.

On accède au château par le pont-levis qui se relève grâce à un ingénieux système de contrepoids actionnés par des barres. D'où, selon notre guide, l'expression : « être mal barré ». Le château contient un patrimoine mobilier ancien considérable mêlé à des œuvres d'art contemporain, issues de la collection personnelle des propriétaires<sup>8</sup>.



Palombe du pont-levis

<sup>7</sup>Les destriers étaient de grands chevaux destinés à la bataille à la différence des palefrois qui étaient des chevaux de selle.

<sup>8</sup>Dans la salle des gardes, il y a une poutre de châtaigner de deux tonnes datée de 900 ans : elle a été façonnée dans le tronc d'un arbre trois fois centenaire.



S'y ajoutent des créations actuelles d'artistes inspirés par l'atmosphère le château. Malgré cela nous ne sommes pas accablés par un étalement ostentatoire de richesses. On peut, au contraire, percevoir, de l'ironie dans les choix des sujets (portraits très posés de la famille actuelle), les postures (Jeanne d'Arc en lévitation ou en prière avec des extraordinaires plumes de faisans dans le dos, le détournement d'icônes culturelles



(reproduction de la Vénus de Botticelli). Une corde tressée qui pendait à la fenêtre d'une tour, ajoutait une note d'humour poétique.





Après la visite nous avons parcouru les jardins dits « enchantés » attenants : une création de Patricia Laigneau. Il y en a 14, inspirés par des contes de fée (le petit Poucet, l'ogre, Alice etc.). Des œuvres d'art y sont également exposées. Un potager de Gargantua, conservatoire des légumes de la région Centre est disposé en demi-lune dans la

cour du château. Le château est réputé pour sa collection de 500 rosiers. Nous avons ensuite déjeuné à la cafétéria du château où on nous fit goûter des fromages de chèvres à différents états d'affinage.

Nos rédacteurs, Éric et Jacqueline, prennent des notes devant le pédiluve à chevaux ; ils ne risquent pas de se mouiller, il y a, par ici, chaussure à leurs pieds...





Notre voyage se termina à Panzoult par la visite de la cave de la Sibylle où nous avons pu déguster des vins de viticulteurs adhérents au projet. Ils sont quinze producteurs indépendants qui assurent également l'animation de

la cave. Celle-ci est installée dans une ancienne carrière de tuffeau. Le fil conducteur du parcours est inspiré par le Tiers Livre de Rabelais, dans lequel Pantagruel fait allusion à une prophétesse : la Sibylle de Panzoult.

Ce voyage nous a permis de découvrir ou redécouvrir des lieux et personnages historiques, célèbres mais finalement mal connus : Jeanne d'Arc, François Rabelais, Aliénor d'Aquitaine ... Il a posé le décor de leurs exploits passés et nous les a rendus concrets. Malgré la richesse et l'abondance des sujets proposés, le programme en était très équilibré entre visites sérieuses et divertissements et nous en sommes revenus ravis. Encore une fois, merci à Bernard Moizo pour avoir concocté ce menu, merci à Jacques Claude pour en avoir tenu la trésorerie et merci à Marie Noëlle Favier, notre inlassable présidente pour maintenir l'association, nous motiver et nous communiquer sa curiosité et son enthousiasme.

Grand merci à Éric Bénéfice pour la rédaction passionnante relatant notre périple, à Jacqueline Reynaud pour sa relecture participante, à Pierre Reynaud pour la mise en page et à tous ceux qui ont partagé leurs photos : Jean Albergel, Pierre Chevalier, Yves Dandonneau, Marie-Noëlle Favier, Bernard Moizo, Laurence Porges, Simone Servant.



